

Sport, violence et politique

Prologue à une interprétation politique du sport et de la violence des foules sportives

Michel Marois

Number 14, Fall 1988

Sport et politique et Le NPD

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/040600ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/040600ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société québécoise de science politique

ISSN

0711-608X (print)

1918-6584 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Marois, M. (1988). Sport, violence et politique : prologue à une interprétation politique du sport et de la violence des foules sportives. *Politique*, (14), 37–61. <https://doi.org/10.7202/040600ar>

SPORT, VIOLENCE ET POLITIQUE

Prologue à une interprétation politique du sport et de la violence des foules sportives

Michel Marois
Université de Montréal

«Au dessus de ceux-là s'élève un pouvoir immense et tutélaire... Il aime que les citoyens se réjouissent, pourvu qu'ils ne songent qu'à se réjouir.»

Tocqueville,

De la démocratie en Amérique

«Aimez-vous les stades?»

Coubertin,

Revue Olympique

Le phénomène sportif, dans ses dimensions locale, nationale ou internationale, est le théâtre d'événements dont le caractère politique est mis en évidence par les processus complexes de médiatisation du sport. On ne peut plus aborder l'analyse des grandes compétitions sportives, véritable spectacle de masse, en négligeant l'inscription de ces compétitions dans un contexte qui dépasse les données essentiellement sportives du phénomène.

Plus particulièrement, la violence des foules sportives est aujourd'hui l'un des phénomènes liés au sport qui suscite les plus vives controverses dans les États qui sont touchés par ces déchaînements collectifs. Les «Hooligans» anglais sont «à la une» depuis plusieurs années déjà, mais les «Tifosis» italiens leurs

disputent aujourd'hui la faveur des journaux à scandale! Ils ne sont pas les seuls: des manifestations agressives affectent le déroulement des grands spectacles sportifs en Hollande, en Hongrie, en Yougoslavie et même en Chine. Au Québec, les foules sportives, apparemment calmes depuis la célèbre émeute du Forum, en 1955, se sont signalées avec éclat, au printemps 1986, pour «célébrer» la victoire du Canadien dans les séries de la Coupe Stanley.

Quelles sont les dimensions politiques de ces phénomènes? Les réponses proposées à cette question sont multiples. On peut difficilement ignorer le mariage du sport et du politique, mais la reconnaissance de ce rapport prend des formes antinomiques. Certains «idéalistes», prenant, prétexte des influences extérieures qui s'exercent sur le système sportif, ferment les yeux sur la réalité et prêchent la pureté d'un «esprit» sportif qu'on chercherait longtemps dans l'histoire de nos sociétés. Les analyses politiques du sport postulent souvent la nature apolitique du sport et sa politisation de l'extérieur; comme si le pouvoir était ailleurs. Serait-il donc temps de poser sérieusement la question des relations «sacrilèges» entre le sport et le politique; temps de mettre à nue le pouvoir dans le sport pour mieux comprendre l'inscription des phénomènes sportifs dans la société? En examinant les différentes interprétations des dimensions politiques du sport, dans une perspective globale puis au plan de l'analyse de la violence des foules sportives, c'est à la résolution de ces deux questions que nous voulons apporter une contribution pour permettre l'élaboration subséquente d'une interprétation politique de la violence des foules sportives. Notre intention n'est donc pas, ici, la présentation d'une telle interprétation, mais plutôt la critique d'un ensemble de positions qui interdisent celle-ci.

Introduction

Une interrogation sur une «*approche politique de la violence des foules sportives*» implique nécessairement la définition des termes : «*politique*» et «*violence des foules sportives*.» Le politique, comme objet de la science politique, consiste dans la dimension du rapport entre les pratiques sociales, les institutions, et la structuration sociale qui est relative à la domination. Ce qu'il convient d'étudier dans le sport devient alors le processus complexe par lequel le système sportif produit et reproduit des pratiques qui sont à la fois le résultat et le moyen de la domination sociale. Nous pensons, comme Giddens (1987), que les structures et les institutions contemporaines sont contraignantes mais que ces contraintes introduisent la possibilité de leur dépassement. Les tensions sociales s'articulent tout autant dans l'opposition individu-institution que dans les luttes de classes, de races ou de sexes. Dans cette perspective, le système sportif participe aux mécanismes répressifs qui imposent des limites aux pratiques sociales, mais ce sont les pratiques elles-mêmes qui produisent ces mécanismes. La dimension politique du sport est donc, d'une part, un ensemble de conditions qui contraignent les pratiques sociales et, d'autre part, le produit du système de ces pratiques.

Dans la mesure où c'est le sport-spectacle — les grandes compétitions sportives qui s'inscrivent dans un contexte de participation des spectateurs¹ — qui nous intéresse, la violence des foules sera identifiée aux débordements comportementaux qui transgressent les lois établies. L'utilisation de la référence juridique est discutable, nous le savons, car celle-ci constitue une norme

1. La participation des spectateurs n'impliquent, ici, qu'un déplacement dans le but d'assister physiquement à la compétition. Nous limitons donc l'étude aux spectateurs qui vont se réunir en un site donné pour participer au spectacle-sportif. Les téléspectateurs et les «amateurs de sport» avides des pages sportives et des «lignes ouvertes» radiophoniques ne sont pas considérés en tant que tels mais seulement s'ils se déplacent à l'occasion de l'événement sportif.

subjective et arbitraire. Nous pensons toutefois, qu'en ce domaine, il n'y a pas de référence absolue mais que la «loi» s'impose justement parce que son rejet est identifiable, ce qui n'est pas sans intérêt au plan méthodologique, et que ce rejet indique une problématisation des normes qui permet de situer les comportements dans une perspective rationnelle. La loi n'est pas ici l'incarnation de la raison et de la vérité, au sens positiviste, mais une autre dimension de la dualité structurelle du social. Au delà de la loi, ce sont les structures de légitimation qui sont problématisées dans un processus structuré de communication. Ce rejet introduit une dimension symbolique, une dimension qui permet d'aborder le phénomène dans une perspective théorique inspirée des débats contemporains qui situent la rationalité au sein de l'agir communicationnel. (Habermas, 1987)

Au plan de l'analyse, cette définition n'est pas sans poser un certain nombre de problèmes dont le plus sérieux consiste à identifier la transgression elle-même. En effet, comment celle-ci doit-elle être mesurée? Par l'observation, l'évaluation des dégâts ou le nombre d'arrestations? Nous proposons de régler cette question en mesurant le niveau de la transgression par les commentaires des autres agents sociaux. N'est-ce pas dans l'intersubjectivité des sujets agissants que Habermas situe la raison moderne? Giddens ajoute d'ailleurs que le passage des structures de légitimation aux structures de domination, impliqué par notre définition, doit se faire par l'intermédiaire de la communication structurée. C'est donc au plan communicationnel que la dimension politique du comportement des spectateurs aux événements sportifs peut être analysée et, ici, les agents spécialisés comme les journaux ou la télévision occupent une position stratégique indéniable.

Les cadres d'analyse existants permettent-ils d'étudier les dimensions politiques des phénomènes sportifs dans une telle perspective communicationnelle? Nous en doutons. Aussi bien en ce qui concerne le sport en général que le comportement des

spectateurs en particulier, les analyses de la dimension politique du sport restent limitées.

1. Les dimensions politiques du sport: un tour d'horizon

«Le sport doit ignorer la politique, mais la politique n'ignore pas le sport.»
Dubech,
Où va le sport?

Qu'en est-il des recherches dans le domaine des dimensions politiques du sport en général? Nous pensons que la grande majorité des études proposées définissent l'interrelation sport-politique en limitant la dimension politique à ses aspects formels (gouvernements, législations, subventions, etc) pour situer l'analyse dans une perspective fonctionnaliste.

Ainsi, certains auteurs (McIntosh, Bedeck et Franks, 1987; Hoberman, 1984; Meynaud, 1966) s'intéressent aux doctrines ou aux politiques du sport. En axant l'étude de la relation sport-politique sur l'influence du politique sur le sport, la politisation croissante du domaine sportif, ces auteurs ne font que constater la portée des actions gouvernementales au niveau des interventions directes (politiques, programmes, subventions, etc). Meynaud a fort bien décrit les formes de ces actions. Hoberman, pour sa part, pousse l'analyse jusqu'au point où le sport est vide de tout contenu moral ou normatif:

«...Cette crise (du mouvement olympique) n'est pas le simple résultat des interventions politiques; le sport en général et les Olympiques en particulier sont caractérisés par un vide moral qui suscite la crise politique.» (1986, p. 5)

Comment douter alors du caractère extérieur de la dimension politique du sport.

Les sociologues du sport², inspirés par le fonctionnalisme positiviste, ne négligent pas les dimensions politiques du sport

2. Pour une excellente recension des courants et des auteurs en sociologie du sport, voir: Thomas, Haumont et Levet, 1987.

mais ils abordent la question en s'intéressant aux interactions complexes qui déterminent une croissance de la socialisation politique au cours des grandes manifestations sportives (McPherson, 1986), ou à la dynamique qui permet le transfert des conflits politiques dans le sport à l'occasion des guerres, des révolutions ou des insurrections (McIntosh, 1981; Delacroix, 1987). L'approche dominante en sociologie du sport restreint ainsi les dimensions politiques du sport au niveau macro-social.³ Gerald Kenyon (1986), l'un des sociologues du sport américains les mieux connus, précise d'ailleurs cette limitation en reprenant le modèle de Ritzer (1981)⁴ pour distinguer les études « objectives » des études « subjectives ». Dans la catégorie « macro-objective », Kenyon classe la loi, la bureaucratie, la technologie, etc. Ces éléments entrent généralement dans les définitions formalistes du politique et on peut constater sans difficulté que les études de la dimension politique du sport, produites par les sociologues du sport, insistent sur des aspects macro-objectifs.

Outre les analyses scientifiques, l'approche fonctionnaliste positiviste n'est pas sans influencer certains essais sur la dimension politique du sport. Nous pensons particulièrement ici aux discours apologético-nostalgiques d'auteurs comme Michael Novak (1976), Allen Guttman (1978) ou Christopher Lasch (1981) qui prônent les mérites des valeurs traditionnelles du sport et de l'esprit sportif. Avec ce type d'analyse, l'approche fonctionnaliste positiviste fait nettement fausse route. On ne saurait trouver un exemple plus manifeste de l'idéalisme dont nous parlions dans la présentation de ce texte. L'idéalisme positif des postulats théoriques se double en effet d'une critique de la modernité sportive déformée en une

3. À ce sujet, voir l'ouvrage de R. Rees et C. Miracle, (1986). Le débat entre Gerald Kenyon et Alan Ingham y est particulièrement intéressant et révélateur.

4. Le modèle de Ritzer (G. Ritzer, 1981) permet de compléter la caractérisation « micro-macro » de l'objet d'étude par une distinction objectif-subjectif.

opposition utopique entre le sport, qui serait aujourd'hui vide de toute moralité, et l'idéal sportif, inspiré des Grecs ou de l'essence ludique de l'homme, dont la fonctionnalité se situe au plan de l'éthique et de la morale.

Identifiant le moment politique du sport à un ensemble de facteurs extra-sportifs qui déterminent une fonction du sport dans le système politique, les approches fonctionnalistes positivistes postulent que l'ordre établi représente la nécessaire finalité du système politique et que la fonction de survie sociale passe par la persistance consensuelle de l'état des choses. Nous rejetons ce type d'analyse.

Dans la suite de mai '68, certains auteurs français et allemands ont voulu poser un regard différent, plus critique, sur le rapport entre le sport et l'État. Les travaux de Pierre Laguillaumie (1968), Jean-Marie Brohm (1976ab, 1981, 1988), Ulrike Prokop (1971) ou Gerhard Vinnai (1970, 1972) ont ainsi ouvert la voie à une interprétation plus large des dimensions politiques de ce qu'ils appellent «l'institution sportive». Dans *La Sociologie politique du sport*, (1976b) Brohm appréhende le phénomène sportif dans les termes d'une explication hégémonique des fonctions de l'institution sportive. Essentiellement, c'est en identifiant cette institution sportive à un appareil idéologique de l'État (Althusser, 1970) qu'il prétend décrire la nature aliénante de ses fonctions. Prokop, pour sa part, insiste davantage sur l'homologie entre l'institution sportive et le capitalisme moderne;⁵ alors que Vinnai s'intéresse à la dimension aliénante du capitalisme sur le plan corporel.

Les interprétations inspirées du structuro-marxisme ne sont pas sans lacune. Dans une perspective théorique, cette approche

5. Dans son étude sur les Jeux olympiques, Prokop situe l'œuvre de Coubertin dans la suite du courant positiviste identifié à Auguste Comte. Reprenant également les similitudes utopiques des projets pédagogiques de Comte et Coubertin, Prokop conclut en un parallélisme complet entre l'évolution du sport et le développement technocratique des sociétés industrielles modernes.

se révèle finalement plus restrictive que véritablement fertile. Le dépassement du fonctionnalisme positiviste traditionnel n'aboutit qu'à son remplacement par un fonctionnalisme marxiste où le sport participe à la dissimulation idéologique de la réalité. Au plan méthodologique, l'approche structuraliste introduit des inconsistances importantes: l'étude du sport n'est plus qu'un élément dans la critique globale des structures économique, politique et sociale.

L'analyse marxiste contemporaine est ainsi confrontée à l'hypothèque liée aux limites théoriques et méthodologiques des analyses marxistes traditionnelles. Des auteurs comme Gruneau (1984, 1988), Hargreaves (1982, 1986) ou Mckay (1986) tentent néanmoins de poursuivre dans cette voie en reprenant notamment les élaborations théoriques de la nouvelle école britannique (Giddens, 1988; Held, 1984; Thompson, 1984; et Williams, 1965, 1981) pour effacer les biais déterministes et fonctionnalistes du marxisme traditionnel. Gruneau s'intéresse à l'évolution historique du sport à la lumière des théories de Giddens sur la structuration sociale. Hargreaves insiste davantage sur l'étude des phénomènes culturelles et il se place dans la suite des «Cultural Studies»⁶ inspirées par Gramsci. Mckay est plus proche des courants post-marxistes allemands mais ses textes sont davantage polémiques qu'analytiques.

Concrètement, l'école des «Cultural Studies», critiquée par certains pour avoir négligé les dimensions extra-culturelles (Taylor, 1982a), n'en constituent pas moins l'une des seules tentatives pour intégrer une vision complexe des configurations sociales dans l'analyse du sport. La perspective anthropologique, privilégiée dans les études de Marsh (1978, 1981), notamment, permet un ensemble de comparaisons fort pertinentes entre les diverses confi-

6. Pour un aperçu des «Cultural Studies», on pourra consulter les *Working Papers in Cultural Studies*, Birmingham, CCCS.

gurations sociales. Dans une perspective similaire, Ehrenberg (1984, 1985, 1986) dénonce le «réalisme» qui est préconisé par les approches dominantes. Ce réalisme se retrouve chez ceux qui identifient le sport-spectacle à un décalque, une copie, voire un simulacre de la réalité sociale, et qui prétendent dévoiler la réalité du sport. Selon Ehrenberg, les auteurs qui analysent le sport en tant que représentation illusoire de la réalité se trompent. Pour lui, les approches fonctionnalistes (positiviste, marxiste ou structuraliste) se sont enfermées dans un fonctionnalisme primaire où le sport doit nécessairement s'insérer dans la structure matérielle-fonctionnelle de la société. Ehrenberg dénonce particulièrement les analyses qui posent la fonction dépolitisante du sport. Que ce soit comme «*opium du peuple*» ou comme «*religion des masses*», ces interprétations s'inscrivent elles-mêmes dans une perspective qui voile la réalité du spectacle-sportif. C'est pourtant cette réalité, complexe et globale, qui doit être étudiée si l'on veut comprendre le véritable sens de l'insertion du sport dans la société. Dans cette perspective, les nouveaux marxistes anglo-saxons s'inspirent, comme on l'a vu, des approches néo-structuralismes de Giddens ou Williams.

Il convient de conclure cette première section par une discussion sur la pertinence de l'approche figurationniste au plan de l'étude des dimensions politiques du sport. Cette approche est en effet l'objet d'une grande faveur depuis quelques années, alors que les travaux de Norbert Elias ont été «redécouverts». Dans une production visant l'élaboration d'une véritable théorie sociologique, Elias (1976, 1978, 1986) a tenté de montrer en quoi l'évolution du sport contemporain se caractérise par des différences spécifiques avec les formes antérieures du sport et de la société, même si elle s'inscrit parfaitement dans les structures complexes des processus et des conflits liés à la formation de l'État et à la monopolisation de la violence. Ces différences forcent à relativiser les conclusions relatives au sens de cette évolution. L'auteur s'in-

téresse aux processus de civilisation et, dans cette perspective, il lui apparaît souhaitable de s'interroger sur les processus de transformation des figurations qui s'articulent dans le temps et dans l'espace. Elias suggère, entre autre, que les différences dans les degrés de civilisation sont cachées par les modèles épistémologiques contemporains et en particulier par l'attente implicite des relations causales qui s'inscrit en corollaire de ces modèles. Pour Elias, une problématique cohérente doit nécessairement situer le phénomène dans sa figuration pour rétablir une historicité souvent déformée.

L'analyse figurationniste fournit des indications pertinentes sur le mode d'appréhension du phénomène sportif. Elle dévoile tout particulièrement la faiblesse des analyses sociologiques dominantes qui veulent identifier le moment sportif en révélant l'ensemble des facteurs sociaux qui le déterminent. Ces analyses posent ainsi les bases d'une vision irréaliste des processus sociaux ou politiques liés au sport. L'approche figurationniste permet, au contraire, de déconstruire systématiquement les relations causales postulées. On ne saurait toutefois passer sous silence ses propres limites qui ont été exposées par Horne et Jary :

« Cette approche prête le flanc à la critique sous deux rapports : d'abord, quant à la justesse empirique et théorique de son concept central de processus de civilisation, et ensuite, quant à l'originalité et à la supériorité de cette méthode par rapport aux approches concurrentes. » (1987, p. 193)

Nous partageons ces critiques. En effet, l'importance excessive accordée au concept de « processus de civilisation » entraîne une position de désintéressement face aux ajustements plus limités qui marquent l'évolution des figurations modernes. Prétendre que les changements contemporains ne sont rien en regard de l'évolution historique globale ne contribue que fort peu à une sociologie de la modernité. D'autre part, la prétention des figurationnistes à la neutralité épistémologique implique une position qui n'est pas sans rappeler certains aspects du positivisme. Entre les élaborations théoriques de Elias, fort pertinentes, et leurs applications par les

chercheurs, l'approche figurationniste a perdu une partie de son originalité au profit d'une part de dogmatisme.

Au delà des perspectives traditionnelles donc, un certain nombre d'approches s'intéressent aux configurations complexes de la société contemporaine. L'éclairage qu'elles permettent de jeter sur les phénomènes particuliers n'est toutefois souvent que partiel. À ce titre, elles sont significatives d'un état particulier de la recherche dans le domaine du social: les critiques formulées à l'encontre des grilles théoriques traditionnelles débouchent souvent sur un rejet global. Après le déconstructionnisme, la reconstruction est à l'ordre du jour et, dans le domaine du sport et de ses dimensions politiques, les chercheurs explorent les nouvelles voies théoriques ouvertes par les travaux de Elias, de Giddens et des nouveaux marxistes anglais. Ce sont ces recherches, en plus de celles de Jürgen Habermas, qui nous paraissent intéressantes pour aborder les dimensions politiques du sport.

2. La violence des foules sportives; un phénomène à expliquer

«regarder le déroulement d'une activité sportive, c'est assister à un meurtre rituel. Les applaudissements [...] symbolisent le retour socialisé à la pratique de la violence par les spectateurs, pendant quelques instants!»

J. L. Levet, 1987,

Sociologie du sport

Au delà des analyses sur le sport en général, qu'en est-il des recherches sur la dimension politique de la violence des foules sportives. Celle-ci a fait l'objet d'une médiatisation considérable qui s'est traduit par la reconnaissance du caractère politique de ces manifestations. Mais quel est ce caractère?

Laissons de côté les analyses physiologiques ou psychologiques du phénomène. Au stade initial où nous en sommes, l'examen général des théories portant sur les dimensions biologiques, génétiques ou psychologiques dans une perspective individuelle ou

collective se situe en marge de nos préoccupations. Nous y reviendrons peut-être dans des travaux subséquents mais ici, c'est la problématique politique, la nécessaire relation entre la violence des foules sportives, l'institution sportive et le politique, qui nous intéresse. Il s'agit, en fait, d'examiner les différentes interprétations du caractère politique de cette violence pour dévoiler leurs lacunes.

2.1 Une explication illusoire

Dans cette optique, il convient d'abord de souligner combien le phénomène de la violence des foules sportives est méconnu. Un ensemble de mythes recouvre la réalité du phénomène⁷ (Melnick, 1986). Plus particulièrement, la violence des foules sportives est souvent identifiée à des phénomènes comme la délinquance juvénile, la foule irrationnelle, les beuveries collectives ou les groupuscules néo-nazis. Des études ont permis de relativiser ces identifications et nous partageons leurs conclusions (Marsh et Harré, 1978, 1981; Trivizas, 1981, 1984). La plus importante d'entre elles, selon nous, concerne le rôle primordial des médias. (Maguire, 1987; Young, 1986) Il semble en effet que la médiatisation de la violence des foules sportives ait contribué à créer une «réalité» du phénomène qui, aujourd'hui, est plus importante que le phénomène lui-même. Au delà des préjugés, une interrogation sur la nature politique du phénomène doit s'articuler autant sur cette réalité «créée» que sur les faits concrets.

7. M. Melnick (1986) a recensé les principales recherches britanniques et ses résultats lui ont permis de lever huit mythes particulièrement forts. Ainsi, on découvre que, contrairement à ce que l'on pense, le Hooliganism : 1-n'est pas un phénomène récent, 2-n'est pas limité à la Grande Bretagne, 3-n'a pas engendré une panique chez les individus, 4-n'est pas le seul responsable des difficultés financières (assistances à la baisse) du football britannique, 5-n'est pas le fait d'individus alcooliques, drogués ou débiles, 6-n'est pas le fait des jeunes chômeurs de la classe ouvrière, 7-n'est pas un simple problème de discipline sociale qui ne requiert que l'intervention de la justice et, 8-n'est pas le fait d'individus désintéressés par le sport.

Nous rejetons donc, implicitement, non seulement les analyses basées sur la psychologie des foules — sur la pathologie de celles-ci pourrions nous dire — qui relèvent du mélodrame, mais aussi les analyses fonctionnalistes dites « explicatives ». Des premières, nous reprendrons l'avis de Smith qui n'hésite pas à dénoncer :

« ...ces exagérations mélodramatique. Ancrées dans la « psychologie des foules-folles » du XIX^e siècle, ces analyses suggèrent que les désordres sont le résultat des mystérieuses forces pathologiques qui poussent les membres d'une foule à agir comme des « maniaques » ou des « animaux ». Le problème, avec ces « théories », n'est pas seulement qu'elles sont fausses, mais qu'elles sont acceptées et qu'elles détournent l'attention des vrais déterminants de la violence des foules. » (Smith, 1983, p. 153)

Nous pensons que ces « théories » négligent effectivement, non pas les déterminants (dont l'étude est toute aussi vaine), mais la configuration sociale complexe à l'intérieur de laquelle s'articule la violence des foules sportives.

Les tentatives pour aborder politiquement la violence des foules sportives dans une perspective positiviste prétendent, elles, « expliquer » le phénomène en s'appuyant sur les théories fonctionnalistes dites « de la socialisation ». En montrant que l'identification sportive provoque un processus de mobilisation et la formation ponctuelle d'un groupe social, les auteurs vont s'interroger sur les facteurs qui déterminent la radicalisation des comportements et la violence chez les membres du groupe. Les analystes réalisent alors une véritable étiologie du comportement des foules sportives.

Dans cette perspective, un auteur comme Vigarello (1985), s'interrogeant sur les mécanismes qui ont abouti à la tragédie du Heysel⁸, peut montrer comment la violence est canalisée dans le

8. Au Stade du Heysel à Bruxelles, le 29 mai 1985, des bagarres sévères entre les partisans des deux clubs finalistes de la Coupe d'Europe, Liverpool et la Juventus de Turin, firent 39 morts et 450 blessés. La médiatisation directe de ces événements (la finale était télévisée partout en Europe) entraîna une prise de conscience considérable dans tous les milieux. Signalons toutefois que le plus grand drame de l'histoire du sport ne s'est pas produit au Heysel; à Lima au Pérou, un but refusé à l'Équipe Nationale de Football Péruvienne déclencha des émeutes qui entraînèrent près de 500 morts (sources officielles).

sport. Pour lui, le sport-spectacle, s'inscrivant dans la modernité individualiste, offre une structure où l'imaginaire violent trouve sa réalité.

«La vie devient moins dangereuse, mais aussi plus monotone. Comme le montrerait une analyse plus détaillée, le sport est une de ces inventions sociales extraordinaires qui vont à l'encontre d'une telle évolution. [...] Il sert le polissage de la violence tout en maintenant l'illusion de son usage. Un jeu où l'imaginaire peut flirter avec le réel, alors que le risque physique demeure presque toujours jugulé.» (1985, p. 18)

Selon Vigarello, le sport entretient le même rapport imaginaire avec le social-historique; l'homme y projette sa vision de la société et de son évolution. De là, Vigarello prétend que la violence symbolique du sport peut déboucher sur une autre violence:

«Cette violence concerne les exclus, les déclassés; ceux qui traversent, le plus brutalement, la contradiction entre une sollicitation permanente des besoins et une frustration tout aussi permanente. La consommation [...] déclenche chez quelques-uns une fermentation d'autant plus extrême, désespérée, que le code partagé par tous est bien la valorisation du présent, du tout, tout de suite. Comment limiter la violence des exclus lorsque ceux-ci vivent et pensent leurs attentes comme légitimées par les modèles du système lui-même.» (1985, p. 18).

L'approche de Vigarello, qui n'est pas sans rapport avec les travaux des figuracionnistes, reste néanmoins caractérisée par un positivisme social. Ainsi, la violence des foules sportives participe paradoxalement au consensus social en fournissant un exutoire, presque un substitut, au désir de consommation. On ne peut partager une telle interprétation et toutes les analyses de ce type, qui réduisent les phénomènes à leurs déterminants structureaux.

Les critiques marxistes du sport n'ont pas manqué, eux-aussi, «d'expliquer» la violence des foules sportives. Brohm (1976b) ne voit dans cette violence qu'un exutoire, légitimé et contrôlé, pour les pulsions agressives des masses opprimés. Cette violence est l'expression d'une double régression, émotionnelle et intellectuelle, qui réduit le comportement de la foule à «une vaste séance de mimétisme social.» (Brohm, 1976b, p. 269) André Redna résumait déjà la perspective marxiste en 1968:

«L'instinct d'agressivité (du spectateur), dont le sport ne retient que l'apparence compétitive, perd ses fondements purement psycho-physiologiques. [...] Le secteur sportif fortement saturé de notions régressives sert, de la sorte, d'isoloir à une masse importante des membres de notre société.» (1968, p. 96)

Pour les marxistes «orthodoxes», la foule sportive violente est donc «insignifiante» puisqu'elle ne s'exprime que dans un contexte détourné. On retrouve là l'idée essentielle des critiques structuromarxistes qui placent l'institution sportive au niveau des superstructures idéologiques de l'État: le sport détourne les masses de la réalité conflictuelle de la société de classes. Nous renvoyons le lecteur aux critiques formulées plus haut à l'encontre du structuromarxiste.

Globalement, nous doutons sérieusement des capacités explicatives des sciences sociales relativement à un phénomène complexe comme peut l'être la violence des foules sportives. Rien n'interdit toutefois une analyse «compréhensive» des déviations comportementales qui s'inscrivent au sein des configurations sociales particulières.

2.2 Deux approches contemporaines.

Sous-culture et analyse marxiste.

C'est au début des années '70 que l'analyse de la violence des foules sportives (le «Hooliganism») s'est développée en Angleterre. Les chercheurs du «Center for Contemporary Cultural Studies» de l'University de Birmingham ont lancé une série d'analyses interprétatives du phénomène. Inspirées de l'anthropologie, ces analyses insistent sur la dimension culturelle, et plus particulièrement, sur le symbolisme sous-culturel lié au sport. Dans cette perspective, Marsh et Harré (1978, 1981) interprètent la violence des spectateurs aux événements sportifs comme un besoin naturel d'exprimer son identité. La violence des foules sportives se présente alors comme un rituel qui s'exprime sans

référence obligée à l'adversaire. Le rapport social à l'agressivité est primordial dans cette perspective. Une étude systématique des films des bagarres entre les spectateurs a montré que les coups atteignaient rarement la cible (Marsh, 1978). De plus, de nombreuses entrevues ont permis à Marsh, de lier la violence des spectateurs à un rituel spectaculaire.

Le français Ehrenberg a récemment poussé plus loin cette analyse en fouillant les codes dominants de la société moderne. (Ehrenberg, 1985) Pour lui, c'est essentiellement l'égalité, «*la passion d'être égal*», qui détermine le rapport imaginaire au fait sportif, Le sport permet l'expression dans le réel d'une démocratie idéale parce qu'il est fondé sur l'action des hommes: ce n'est plus une hiérarchie à-priori qui détermine le classement mais la valeur des joueurs, de l'équipe et de ses «supporters». Les spectateurs poussent très loin cette conquête de l'égalité dans le symbolisme sportif, au point de sortir le jeu du terrain pour le déplacer dans les estrades. Un «hooligan» déclarait, il y a quelques années: «*Il y a le match sur le terrain et le match sur les gradins.*» (Barker, 1985, p. 11) Ehrenberg conclut son analyse par une rationalisation de la violence:

«Pour des groupes sociaux stigmatisés par l'approube, à qui on dénie finalement la positivité d'être des humains à part entière, le redoublement de l'approube par la violence constitue un choix possible de reconnaissance sociale: au stigmatisme imposé répond un stigmate assumé. J'ai envie malgré tout d'écrire: un choix rationnel, parfaitement cohérent dans son apparente déraison.» (1985, p. 13).

Quoi qu'il en soit, l'intérêt politique des analyses sous-culturelles n'apparaît réel que si on admet la portée de la dimension communicationnelle du spectacle sportif dans la constitution des structures de domination et de légitimation. Malheureusement, la dimension théorique reste trop limitée, presque inexistante, chez Ehrenberg et les travaux inspirés des «Cultural Studies» ont pris une orientation néo-gramscienne qui réintroduit le déterminisme explicatif. La critique que Taylor, l'un des auteurs britanniques

qui s'est le plus interrogé sur le phénomène «Hooligan» (Taylor, 1971ab, 1982ab, 1984, 1987), a formulé contre les «Cultural Studies» est exemplaire de cette orientation. Pour lui, les théories sous-culturelles «*sont trop centrées sur la sous-culture elle-même et tout son niveau symbolique.*» (Taylor, 1982a, p. 56) Ces théories négligent les facteurs économiques et sociaux qui déterminent l'adhésion des jeunes aux groupes sous-culturels. De plus Taylor estime que les théories liées aux sous-cultures ou à l'anthropologie sociale sont inadéquates parce qu'elles ne peuvent expliquer l'actualité du phénomène. Alors que les foules sportives sont violentes depuis des «lustres», (Smith, 1983) ces théories ne disent pas pourquoi la violence des foules sportives est devenue, aujourd'hui, un problème auquel les autorités doivent s'attaquer?

En réintroduisant les concepts gramsciens d'hégémonie et de crise hégémonique, Taylor dépasse l'analyse entreprise par certains chercheurs structuro-marxistes. (Taylor, 1982ab) Il tente notamment de montrer comment le «Hooliganism» correspond à un moment historique dans le développement de la société britannique. Selon lui, la conjoncture économique britannique a miné l'hégémonie de l'idéologie dominante. L'évolution socio-économique a disloqué les relations traditionnelles entre les classes sans, pour autant, produire une réforme cohérente des rapports de production. Pour Taylor, cette situation correspond à ce que Gramsci a défini comme étant une crise d'hégémonie. Cette crise serait à l'œuvre en Angleterre et dans plusieurs autres pays développés. Dans ce contexte, Taylor et Hall (1978a) tracent des parallèles troublants entre l'émergence d'un État plus autoritaire en Angleterre et la panique provoquée par la violence des «Hooligans». Sans aller jusqu'à soutenir la thèse d'une manipulation par l'extrême-droite, ces auteurs soulignent combien le «Hooliganism» a suscité le développement d'un consensus populaire autour des valeurs traditionnelles de l'ordre et de l'autoritarisme.

Pour Taylor, la violence des foules sportives serait donc apparemment le résultat des contradictions de la société de classes. Elle témoignerait d'une crise dans les rapports de classes causée par l'incapacité de l'État à maintenir son contrôle idéologique sur les classes défavorisées de la population. Le sport, instrument du contrôle idéologique selon Brohm, semblerait au contraire permettre l'expression du rejet de cette idéologie. Taylor opère ainsi un retournement de la théorie marxiste pour dépasser l'analyse traditionnelle et charger la violence des foules sportives d'une fonction dynamique dans l'évolution de la société. Il reste toutefois que son argumentation ne s'appuie que sur une relation causale dont la pertinence est bien difficile à démontrer. Taylor pose la violence des foules sportives comme établie et interprète l'évolution sociale à la lumière de la grille marxiste. Bien plus que la violence des foules, c'est la crise de l'État qui est commentée.

Avant d'établir une telle relation ne convient-il pas de mieux comprendre l'inscription des phénomènes sportifs au sein des configurations sociales? L'analyse de Taylor détermine une perception limitée du sport en plus d'écarter certaines théories qui pourraient se révéler complémentaires. Son utilisation des concepts gramsciens d'hégémonie et de crise d'hégémonie est également douteuse. Taylor est ici très proche de Hargreaves (1982, 1986) qui méconnaît, lui aussi, les dimensions humanistes des théories de Gramsci sur l'hégémonie idéologique. Bien qu'on note, dans certains textes récents (Taylor, 1987) une volonté d'action concrète pour transformer le système sportif britannique, le poids des structures économiques reste déterminant dans la plupart des études marxistes contemporaines issues d'Angleterre. Les brillantes recherches anthropoculturelles des années '70 mériteraient une relecture opportune.

Figuration et civilisation.

Une autre piste est offerte par les travaux de l'école figurationniste. Rappelons que celle-ci s'inspirent des travaux théoriques

de Norbert Elias qui s'articulent autour des concepts de «figuration sociale» et de «processus de civilisation». Face au problème de la violence dans le sport, l'approche figurationniste vise à comprendre les rapports entre la civilisation graduelle des pratiques sociales et l'évolution des figurations qui lient les individus.

Sur la question de la civilisation graduelle des pratiques, Elias a fourni une étude du rapport entre la violence et le sport. (Elias, 1976) Selon lui, il faut constater un déclin dans la propension des individus à s'engager dans des actes de violence ou à apprécier ceux-ci. Ce déclin est dû, d'une part, à l'instauration d'un monopole étatique sur les moyens de violence, et d'autre part, à la complexité croissante des figurations qui lient les individus entre-eux. Dunning a poursuivi cette analyse en s'interrogeant sur l'évolution des figurations elles-mêmes. (Dunning, 1986) En définissant les figurations comme des chaînes d'interdépendance entre les individus, Dunning identifie deux types d'interaction: les liens segmentaux et les liens fonctionnels. Les liens segmentaux sont les liens traditionnels imposés par l'appartenance à la communauté, la famille ou le travail (lorsque celui-ci est partagé par tous les membres d'une communauté; les communes minières par exemple). Les figurations fondées sur ces liens sont caractérisées par une homogénéité occupationnelle, une séparation marquée des rôles conjugaux, la domination masculine et un faible contrôle des émotions et des gestes émotifs (dont les excès violents). Quant aux liens fonctionnels, ils sont acquis dans le travail et la socialisation. Les figurations «fonctionnelles» sont caractérisées par des rôles conjugaux plus similaires, une définition de la masculinité fondée sur les habilités et non sur la rudesse ou la force, un contrôle élevé de la violence physique et une tolérance très faible à la violence et à la douleur.

Selon Dunning, le processus de civilisation entraîne une transformation des liens dominants entre le segmentiel et le fonctionnel. Dans le sport, cette transformation se manifeste par un

contrôle de plus en plus poussée des comportements violents émotifs et par l'apparition d'une violence «fonctionnelle» mesurée et pratiquement légitimée. Cette analyse est fort pertinente en ce qui concerne les sportifs eux-mêmes, mais elle s'applique difficilement aux spectateurs. En réponse, Dunning et Pearton (1986) admettent que le passage aux figurations fonctionnelles n'est pas définitif. D'une part, il ne s'agit que d'une caractérisation des formes dominantes, les liens segmentaux sont encore présents. D'autre part, les analystes figurationnistes estiment que certains secteurs de la société sont encore caractérisés par une figuration segmentielle. C'est notamment le cas d'une fraction de la classe ouvrière qu'ils appellent «*The rough sections of the working-class.*» (Pearton, 1986, p. 82) Récemment, Dunning a proposé que la survie de ces figurations segmentielles posait les bases d'un processus de décivilisation. (Dunning, 1986, p. 55)

On comprendra sans peine les limites de cette analyse particulière. D'une part, le «Hooliganism» est présenté comme une exception, une erreur dans le processus de civilisation, et cette erreur n'est attribuable qu'à une fraction de la classe ouvrière. Sans mettre en doute le rapport dominant des hooligans à certaines couches de la population, nous pensons que l'analyse de Dunning va trop loin au plan d'un déterminisme économique. Ceci est d'autant plus paradoxal que Dunning s'est toujours élevé à l'encontre des interprétations marxistes du «Hooliganism». D'autre part, l'analyse figurationniste de la violence des spectateurs aux événements sportifs est trop liée au processus de civilisation qui prend valeur de vérité historique inéluctable et scientifique. Ce processus introduit une forme de déterminisme qui hypothèque les analyses figurationnistes lorsque certaines pratiques échappent apparemment à la «civilisation».

Nous pensons donc qu'il faut se méfier des analyses figurationnistes telles qu'elles sont proposées à l'heure actuelle. Il convient d'envisager, contre les figurationnistes eux-mêmes, une

utilisation complémentaire de certaines recherches produites par les autres courants de la théorie sociale. Il faut exclure les déterminismes explicatifs, que ce soient celui de la civilisation ou ceux des structures, pour se contenter d'une interprétation compréhensive. À ce titre, le concept de figuration garde sa pertinence de même que l'idée des différents types d'interaction. Nous pensons, comme Jary et Horne (1987), que ce sont là les deux aspects qu'il faut garder de l'approche figurationniste. Au plan structurel, il faut introduire des instruments plus fouillés pour comprendre la relation des figurations aux différentes structures culturelles, économiques, juridiques ou politiques. C'est là que les travaux de Giddens sur la structuration de la société nous semblent complémentaires et, sur ce point, nos positions rejoignent celles de Gruneau (1988) ou Ingham et Hardy (1986). Enfin, pour assurer la validité épistémologique d'une analyse qui se veut compréhensive, l'apport des théories de Habermas sur la rationalité dans l'agir communicationnel nous apparaît déterminant. C'est en effet à partir d'une théorie de l'individu agissant dans un ensemble structuré qu'une analyse des dimensions politiques du sport et de la violence des foules sportives est possible. Sur ce sujet, le travail reste à faire.

Conclusion

Les pistes de recherches restent nombreuses et inexplorées. Nous avons voulu montrer que la plupart des études, tant sur les dimensions politiques du sport que sur celles de la violence des spectateurs aux événements sportifs, restaient limitées par des prétentions explicatives ou par des instruments incomplets. Que faut-il retenir de cette analyse ?

Les limites des approches fonctionnalistes du sport s'imposent d'abord. Nous avons assez insisté sur les lacunes considérables des études produites dans cette perspective. La fonctionnalité du sport n'est jamais qu'un construit idéologique qui légitime le

consensus social ou suscite les critiques hostiles à l'ordre dominant. L'étude de la violence des foules sportives a donné lieu à tous les excès de la part de ces approches restrictives et inadéquates. Si le sport s'inscrit dans la société qui l'entoure, ce n'est pas en s'effaçant dans le moule uniforme de la fonctionnalité. Une problématisation de cette fonctionnalité est donc apparemment inévitable si l'on veut interpréter correctement les dimensions complexes du sport.

Deuxièmement, il nous semble que la violence des foules sportives témoigne justement d'une complexité des rapports sociaux qui a été sérieusement négligée jusqu'ici. L'imaginaire sportif entretient un rapport serré avec certains groupes sociaux qu'on a souvent qualifiés sous le terme de «sous-culture». Ce rapport est significatif d'une situation des consciences collectives à plus d'un titre. D'une part, il souligne avec évidence la marginalisation sociale qui affecte certaines catégories de la population. D'autre part, il provoque une réaction sociale qui s'étend, par la médiatisation massive des phénomènes violents, au niveau de l'opinion publique. Au delà de la «réalité» des phénomènes et du caractère concret de la violence des foules, c'est la réaction sociale qui importe désormais; la réaction de l'opinion publique, mais aussi la réaction des groupes de spectateurs sportifs qui, assumant le «marquage» dont ils font l'objet, forcent la mise en place d'un système où la rationalité est intersubjective.

Troisièmement et dans une perspective générale, une problématique cohérente pour réaliser une approche politique de la violence des foules sportives doit être critique. Critique de la fonctionnalité établie, quand les «fonctions» du sport dépassent le cadre limité des approches dominantes. Critique d'une lecture «réaliste» mais simpliste des faits, quand les faits ne peuvent se résumer à une étiologie réductrice. Critique des perspectives qui négligent l'imaginaire et le symbolisme sportif, quand c'est justement par le rapport imaginaire au symbolisme sportif que le

spectateur est identifié et mobilisé. Critique, aussi, de la rationalité unique, quand les groupes de spectateurs développent une rationalité de leurs gestes qui échappent à l'«explication rationnel». Critique, enfin et dans un autre sens, comme doit l'être une «critique» esthétique: pour comprendre et non expliquer.

Nous pensons que le sport est politique en lui-même et, si sa «politisation» révèle l'existence d'autres phénomènes politiques dans la société, sa propre dimension politique exerce une influence qui n'est sans doute pas moins importante. Sport, violence et politique, les trois éléments du drame; la tragédie grecque recréée par les instances communicationnelles de la société!

BIBLIOGRAPHIE

- Althusser, L., (1970), «Idéologie et appareils idéologiques de l'État», *La Pensée*, 151.
- Barker, P., (1985), «L'invité que l'on attendait pas», *Le Monde Diplomatique*, Juillet 1985.
- Brohm, J. M., (1976a), *Critique du sport*, Paris, C. Bourgeois.
- Brohm, J. M., (1976b), *Sociologie politique du sport*, Paris, Delarge.
- Brohm, J. M., (1981), *Le mythe olympique*, Paris, C. Bourgeois.
- Brohm, J. M., (1988), *Les meutes sportives*, Paris, EDI, (à paraître en 1988).
- Clarke, J., «Football and EorKing Class Fans: Tradition and Change», dans Ingham, R., (ed), (1978), *Football Hooliganism: the Wider Context*, Londres, Inter-Action Imprint.
- Delacroix, X., (1987), «Un olympisme à usages politiques», *Esprit*, 125.
- Dunning, E., (1986), «The Sociology of Sport in Europe and the United States: Critical Observation from an «Eliasian» Perspective», dans C. Rees et A. Miracle, *Sport and the Social Theory*, Champaign, Human Kinetics Publishers.
- Ehrenberg, A., (1980), «Aimez-vous les stades», *Recherches*, 43.
- Ehrenberg, A., (1984), «Le football et ses imaginaires», *Les Temps modernes*, Nov. 84, Paris.
- Ehrenberg, A., (1985), «Les Hooligans ou la passion d'être égal», *Esprit*, 104-105, 1985.
- Ehrenberg, A., (1986), «Des stades sans dieux», *Le Débat*, 33.
- Elias, N., (1976), «Sport et violence», dans *Cahiers de la recherche en sciences sociales*.
- Elias, N., (1978) *The Civilizing Process*, N.Y., Urizen Books.
- Elias, N. et Dunning, E., (1986), *The Quest for Excitement*, Oxford, Blackwell.
- Giddens, A., (1987), *La constitution de la société*, Paris, PUF.
- Gruneau, R., (1984), *Sport, Class and Social Development*, Amherst, University of Massachusetts Press.

- Gruneau, R., (1988), «De la modernisation à l'hégémonie», dans: Cantelon et Harvey, (1988), *Sport et Pouvoir*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa.
- Guttman, A., (1978), *From Ritual to Record*, New-York, Columbia Press.
- Habermas, J., (1987), *Théorie de l'agir communicationnel*, 2 tomes, Paris, Fayard.
- Hall, S., (1978a), *Policing the Crisis, Mugging, the State and Law and Order*, Londres, McMillan Press.
- Hall, S., (1978b), «The Treatment of Football Hooliganism in the Press», dans Ingham, R., (ed), (1978), *Football Hooliganism: the Wider Context*, Londres, Inter-Action Imprint.
- Hargreaves, J., (1982), «Sport, Culture and Ideology», dans Hargreaves Je., *Sport, Culture and Ideology*, Londres, Routledge and Kegan Paul.
- Hargreaves, J., (1986) *Sport, Power and Culture*, N.Y., St-Martin Press.
- Hoberman, J. M., (1984) *Sports and Political Ideology*, Austin, Texas U. Press.
- Hoberman, J. M., (1986), *The Olympic Crisis*, New-York, Caratsaz Publishers.
- Horne, J. et Jary, D., (1987), «The Figurational Sociology of Sport and Leisure of Elias and Dunning and its Alternatives», *Loisir et Société*, 10, 2.
- Ingham, R., (ed), (1978), *Football Hooliganism: the Wider Context*, Londres, Inter-Action Imprint.
- Ingham, R., (1986), «Sport: Structuration, Subjugation and Hegemony», *Theory, Culture and Society*, 3, 1.
- Kenyon, G. S., (1986), «The Significance of Social Theory in the Development of Sport Sociology», dans: C. Rees et A. Miracle, *Sport and the Social Theory*, Champaign, Human Kinetics Publishers.
- Laguillamie, P., (1968), «Pour une critique fondamentale du sport», dans *Partisans*, 43.
- Lash, C., (1983), *Le complexe de Narcisse*, Paris, Robert Laffont.
- Maguire, J., (1987), «The Emergence of football Spectating as a Sociological Problem», dans *Sport Sociology Journal*, 4.
- Marsh, P., (1978) *Aggro, the Illusion of Violence*, Londres, Dent Press.
- Marsh, P. et Harré, R., (1981), «The World of Football Hooliganism», dans M. Hart et S. Birrell, *Sport in the Sociocultural Process*, Dubuque, Brown Publishers.
- McIntosh, P. C., (1981), «Sports, politics and internationalism», dans: M. Hart et S. Birrell, *Sport in the Sociocultural Process*, Dubuque, Brown Publishers.
- Mckay, J., (1986), «Marxism as a Way of Seeing: Beyond the Limits of Current 'Critical' Approaches to Sport», *Sport Sociology Journal*, 3.
- McPherson, B. D., (1986), «Socialization and Research, a 'New Wave'», dans R. Rees et A. Miracle, *Sport and the Social Theory*, Champaign, Human Kinetics Publishers.
- McIntosh, D., Bedecki, T. et Franks, C., (1987), *Sports and Politics in Canada*, Montréal, McGill-Queens Press, 1987.
- Melnick, M., (1986), «The Mythology of Football Hooliganism», *International Review for the Sociology of Sport (IRSS)*, 21, 1.
- Meynaud, J., (1966), *Sport et politique*, Paris, Payot.
- Novak, M., (1976), *The Joy of Sport*, New-York, Basic Books.
- Pearson, R., (1986) «Violence in Sport and the Special Case of Soccer Hooliganism in the United Kingdom», dans C. Rees et A. Miracle, *Sport and the Social Theory*, Champaign, Human Kinetics Publishers.

- Prokop, U., (1971), *Soziologie der Olympischen Spiele: Sport und Kapitalismus*, Munich, Carl Hanser Verlag.
- Redna, A., (1968) «Sport et agressivité», *Partisans*, 43.
- Ritzer, G., (1981), *Toward an Integrated Social Paradigm*, Boston, Allyn and Bacon.
- Smith, M. D., (1983), *Sport and Violence*, Toronto, Butterworths.
- Taylor, I., (1971a), «Football Mad, a Speculative Sociology of Hooliganism», dans E. Dunning, *The Sociology of Sport*, Londres, Cass Press.
- Taylor, I., (1971b), «Soccer Consciousness and Soccer Hooliganism», dans S. Cohen, *Images of Deviance*, Londres, Penguin Press.
- Taylor, I., (1982a), «On the Sports Violence Question: Soccer Hooliganism Revisited» dans: Je. Hargreaves, *Sport, Culture and Ideology*, Londres, Routledge et Kegan Paul.
- Taylor, I., (1982b), «Sport, Violence and Class, the Case of Soccer Hooliganism in Britain», dans H. Canrelon et R. Gruneau, *Sport, Culture and the Modern State*, Toronto, Toronto University Press, 1982.
- Taylor, I., (1984), «Professional Soccer and the Recession» dans *IRSS*, 19, 1.
- Taylor, I., (1987), «Putting the Boot into a Working Class Sport: British Soccer after Bradford and Brussels», *Sport Sociology Journal*, 4.
- Thomas, Haumont et Levet, (1987) *Sociologie du sport*, Paris, PUF.
- Thompson, J., (1984), *Studies in the Theory of Ideology*, Londres, Polity Press.
- Trivizas, E., (1981), «Sentencing the Football Hooligan», *British Journal of Criminology*, 21, 4.
- Trivizas, E., (1984), «Disturbances Associated with Football Matches», *British Journal of Criminology*, 24, 1984.
- Vigarello, G., (1985), «Les deux violences sportives», *Esprit*, 104-105.
- Vinnai, G., (1970), *Fussballsport als Ideologie*, Frankfurt, Europäische Verlagsanstalt.
- Vinnai, G., (1972), *Sport in the Klassengesellschaft*, Frankfurt, Fisher Taschenbuch Verlag.
- Williams, R., (1965), *The Long Revolution*, Londres, Penguin Press.
- Williams, R., (1981), *The Sociology of Culture*, New-York, Schocken Press.
- Young, K., (1986), «The Killing Fields...», dans *IRSS*, 21, 2-3.